

Aline Apostolska, « Le corps au service de la technologie »,
La Presse (Montréal), Jeudi 2 juin 2005

FTA *In Side* et *Aura*

Le corps au service de la technologie

ALINE APOSTOLSKA

CRITIQUE

COLLABORATION SPÉCIALE

Tangente présente en ce moment, dans le cadre des Nouvelles Scènes du FTA, un programme Gladyszewski composé de ses deux pièces, *In Side*, courte pièce de 15 minutes, et *Aura*, 40 minutes d'un spectacle fascinant et déroutant, qui mobilise tous les sens. Une chose est sûre : qu'on soit interpellé ou mal à l'aise, les images produites ne laissent jamais indifférent. Stéphane Gladyszewski est-il pour autant le nouveau Muybridge ?

Eadweard Muybridge est ce génie de la photographie, né en Angleterre en 1836, immigré aux États-Unis, à New York puis San Francisco qui, dès 1872, grâce à des travaux financés par Leland Stanford, invente la photographie stéréoscopique, ce qui signifie que, 20 ans avant le cinématographe, Muybridge est parvenu à décomposer le mouvement en photographiant chacune des étapes.

Restent ces planches célèbres où il a analysé le galop du cheval mais surtout, lien direct avec la danse, un homme nu qui court, ou une femme nue qui monte des escaliers. Et puis on est allé plus loin. Dès les années 60, le chorégraphe new-yorkais Alwin Nikolais utilise les corps de ses danseurs, en seul justaucorps beige, comme toile de projection. Le grand Merce Cunningham finit, dans les années 90, par carrément inventer un ordinateur qui décompose le mouvement de ses danseurs et devient leur partenaire de scène.

La danse contemporaine est aujourd'hui devenue le lieu incontestable d'un vrai mixage des arts plastiques et des arts de la scène. Mais la même question demeure : est-ce toujours de la danse ? Gladyszewski va tellement loin que l'on ne sait plus comment nommer le résultat. Peu importe. C'est un spectacle, ou plus exactement, c'est DU spectacle. Spectaculaire et expérimental.



PHOTO FOURNIE PAR LE FTA

Une chose est sûre : qu'on soit interpellé ou mal à l'aise, les images présentées dans *In Side* et *Aura* ne laissent jamais indifférent.

In Side et *Aura* sont des performances technologiques qui se déroulent sous l'oeil du spectateur. Ce qui est proposé est issu d'une

réve, ou du cauchemar, éveillé. On ne sait jamais si les images viennent des corps et mouvements des trois interprètes (Katie Ward, Emmanuel Proulx et Elizabeth Emberly), ou de la vidéo que Stéphane Gladyszewski manipule en direct et en symbiose avec les danseurs, nus et enveloppés de différentes matières à projection, soutenu par un travail vraiment insensé de l'éclairagiste Jean Jauvin.

Gladyszewski va tellement loin que l'on ne sait plus comment nommer le résultat. Peu importe. C'est un spectacle, ou plus exactement, c'est DU spectacle. Spectaculaire et expérimental.

intégration des apports technologiques, comme autant de stimulants de l'imaginaire, et de vecteurs des sens. On en prend littéralement plein la vue, puisque l'expérience restant surtout visuelle, même si la musique — en particulier *Aura*, transcendé par la composition originale de Nicolas Basque —, ouvre d'autres strates de vision.

demandant sans cesse s'il voit clair, et que sont ces créatures qui se meuvent bruyamment, en laissant mal à l'aise. Monstres marins ou créatures foetales, ces images produisent une remontée sensitive, irrationnelle, inévitable, vers notre propre mémoire foetale, celle que nos yeux ont gardé intacte, mais que notre conscience a oublié. Saisissant résultat proche du

réve, ou du cauchemar, éveillé. On ne sait jamais si les images viennent des corps et mouvements des trois interprètes (Katie Ward, Emmanuel Proulx et Elizabeth Emberly), ou de la vidéo que Stéphane Gladyszewski manipule en direct et en symbiose avec les danseurs, nus et enveloppés de différentes matières à projection, soutenu par un travail vraiment insensé de l'éclairagiste Jean Jauvin.

Domage qu'*Aura* ne soit qu'une suite de *In Side* en grand format mais bon, Gladyszewski en est au début de son parcours. Espérons surtout qu'avec le temps, tout ce déploiement technologique, merveilleusement maîtrisé et imaginaire, ne lui fasse pas complètement perdre la danse de vue.

IN SIDE et AURA, de Stéphane Gladyszewski, à Tangente ce soir, 20h

LE DEVOIR

Hervé Guay, « Le carcan financier et quelques pistes »,
Le Devoir (Montréal), 11 et 12 juin 2005

Le carcan financier et quelques pistes

Un bilan artistique de la récente édition du FTA

Les souvenirs que laisse la 11^e édition du Festival de théâtre des Amériques, qui s'est terminée mercredi à Montréal, sont encore tout chauds. Notre collaborateur Hervé Guay en profite pour dresser un bilan artistique de cet événement crucial pour le milieu théâtral québécois.

HERVÉ GUAY

La disparition du Festival international de la nouvelle danse force l'observateur à rappeler une évidence. Mais les évidences ont parfois la vie dure. Il faut donc l'écrire en toutes lettres. Le Festival de théâtre des Amériques (FTA) est plus que jamais nécessaire au public et aux créateurs. Car il est impératif aux uns comme aux autres de se tenir au fait de ce qui se passe ailleurs sur la planète. Plus personne ne crée en vase clos, les échanges culturels se multiplient et les spectateurs doivent être mis dans le coup. Ne serait-ce que parce que, vivant dans un monde où une pluralité d'esthétiques existe, il est normal que le public veuille lui aussi choisir en toute connaissance de cause. Et on choisit mieux lorsqu'on a une meilleure idée de l'éventail des spectacles disponibles.

À ce chapitre, le FTA poursuit un travail de fond, parfois aride mais indispensable. Pour le faire, on se prend à rêver que les diffé-

rents ordres de gouvernement le dotent d'une enveloppe budgétaire conséquente. Car le manque d'argent commence à se faire sentir de plusieurs manières. Le festival est plus court. Ce n'est pas un mal en soi. Mais surtout, l'événement est presque systématiquement obligé de se tourner vers des formes dramatiques légères, c'est-à-dire moins coûteuses mais aussi moins « vendeuses ».

De plus, on perçoit que la direction, désargentée comme elle l'est, n'a pas les coudées franches pour inviter à elle seule, sans contribution étrangère, des productions sur la seule base de leur intérêt artistique. Ce carcan financier signifie particulièrement moins d'échanges culturels Nord-Sud. Dialogue auquel un pays comme le nôtre devrait se montrer sensible.

Pourtant, la directrice du festival, Marie-Hélène Falcon, a déployé des trésors d'ingéniosité pour composer un volet moyen-oriental. Or la plus imposante distribution des quatre spectacles de cette section comptait deux acteurs. C'est dire la

marge de manœuvre qui reste à la direction du festival. Par conséquent, il serait injuste d'évaluer cette édition sans en glisser mot.

Pour la suite des choses

Ne cachons pas que le FTA a connu des éditions plus palpitantes et fait découvrir des créateurs étrangers plus percutants. Le sentiment qui domine, chez moi, est celui d'avoir assisté à plusieurs reprises à des productions conçues par des tenants de vieilles avant-gardes, de bonne tenue, non sans charme, habiles mais dépourvues d'urgence. Je veux dire de ce concentré d'humanité, qui excuse l'excès (*Cinema Cielo*, *The Room*), le cynisme (*Biokhaphia*, *Missing Employee*) ou encore la mise à distance chère aux dandys (*La Chambre d'Isabella*, *100 rencontres*). Dans certains cas, j'ajouterais que la réflexion proposée par les créateurs était stimulante mais que l'emballage laissait à désirer.

Or, si les écritures scéniques ont paru plus déconnectées au cours de ce festival, paradoxalement on y a fait entendre, mieux que par le passé, les paroles des auteurs dramatiques. Les pièces de John Mighton, de José Piya, de Martin Crimp et d'Edward Bond ont été bien servies par une approche souvent plus traditionnelle mais venant de metteurs en scène au style affirmé, comme Brooks, Marleau, Poissant et Françon. Écrivains et artistes de la scène ont mis en relief les moyens de contrôle auxquels les êtres humains recourent pour exercer leur domination sur les autres, soit parce qu'ils sont vieux, soit parce qu'ils sont d'une couleur de peau différente, d'une classe sociale inférieure, ou indifféremment.

Certains « coups » du FTA sont plus difficiles à situer dans une vue d'ensemble. On ne peut que se réjouir du retour de Marie Brassard, qui, avec *Peepshow*, approfondit la démarche qu'elle a entamée avec *Jimmy, créature de rêves*. Malheureusement, *e (un roman dit)* ne rend pas justice à Daniel Danis, qui a écrit des œuvres moins vaseuses. L'invitation à Montréal de traditions qui se laissent difficilement apprivoiser, telle *Dance on Glasses* de l'Iran, se justifie amplement, ne serait-ce que parce qu'il faut bien commencer quelque part.

Pour la première fois, depuis que cette section existe, les plus beaux moments du festival sont venus de la Nouvelle Scène. L'idée d'ouvrir la manifestation à la danse et à d'autres disciplines porte fruits. D'une part, j'ai été soufflé par la puissance métaphorique et l'invention formelle déployées par



Image tirée de *La Pornographie des âmes*, de Dave St-Pierre

SOURCE FTA

Stéphane Gladyszewski dans *In Side & Aura*, présenté à Tangente. D'autre part, *La Pornographie des âmes*, de Dave St-Pierre, débordait de cette vitalité et de cette impertinence auxquelles le spectateur espère être confronté au cours d'un festival comme celui-ci. C'est aussi l'endroit idéal pour un déambulatoire comme *Je ne sais pas si vous êtes comme moi*, où le cloisonnement entre la vie et l'art est remis en question.

En ce sens, cette 11^e édition du FTA invite sans doute à réfléchir à la suite des choses. Pourrait-on imaginer un seul grand festival des arts de la scène à Montréal, proposé tous les ans? Une année mettrait l'accent sur la danse, l'autre sur le théâtre, sans cesser

de faire place aux interconnexions entre ces disciplines et d'autres encore. La chose gagnerait à s'appuyer sur deux équipes, complémentaires et travaillant main dans la main, dans un esprit d'émulation. Le financement devrait toutefois être adéquat afin de perpétuer les échanges avec d'autres cultures dont nos artistes profitent beaucoup. C'est la direction prise par Avignon, Edimbourg et d'autres festivals encore. Il me semble que l'avenue mériterait d'être étudiée.

Une telle approche permettrait également d'assurer une meilleure inscription du FTA dans la cité. Sur ce point, des efforts ont été faits du côté du festival, notamment par le biais des activités pa-

rallèles et des discussions, qui sont nombreuses. Mais cela reste encore assez confidentiel. Par contre, il manque vraiment à l'événement une manifestation rassembleuse. Pourquoi pas en plein air? Quelque chose qui lance un signal au grand public que le théâtre, même contemporain, n'est pas toujours aussi hermétique qu'on le croit. On sait à quel point les Montréalais aiment ce genre de ralliement. Le festival et le théâtre y gagneraient en visibilité et, ce qui me paraît encore plus essentiel, en sympathie auprès de ceux qui ne pensent plus à s'y aventurer. Et ce n'est pas qu'une question d'argent.

Collaborateur du Devoir



SOURCE FTA

Une scène d'*In Side*, du jeune chorégraphe Stéphane Gladyszewski.



Normand Marcy, « Petite Retro danse »,
Voir (Montréal), Décembre 2005

TOP5

PETITE RETRO DANSE

Petite rétro danse des 12 derniers mois,
par notre collaborateur principal en la matière,
Normand Marcy.

L'année 2005 se termine et laissant sur son passage quelques œuvres qui témoignent, une fois de plus, de la fertilité créatrice du territoire montréalais. Un lieu géographique qui ne fait pas figure de laboratoire hermétique, mais de terre d'accueil pour plusieurs artistes néo-québécois qui ont volontairement décidé d'ajouter une racine à leur arbre. Citons, à titre d'exemples, les **José Navas** et **Estelle Claretton**, dont la maturité artistique a clairement inscrit un point tournant dans leur carrière. Aussi avons-nous eu droit à quelques petites perles du côté des œuvres chorégraphiques présentant une scénographie multimédia: le spectacle de **Stéphane Gladyszewski** et le travail toujours très «soigné» de **Sylvain Emard**. À cela s'ajoute mon coup de cœur de cette année: **Marie Chouinard** (qui sait nous présenter, en reprise, des œuvres «upgradées» à un point ultime, qui frise la perfection).

1. LES 24 PRÉLUDES DE CHOPIN (1999)

Une création de Marie Chouinard qui nous a été présentée en reprise du 31 mars au 2 avril, au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts. Ce qui rend cette pièce époustouflante, c'est qu'elle semble avoir été réglée comme une horloge suisse. Tout arrive à point. Les engrenages sont bien huilés, rien ne grince. Ce qui donne lieu, par exemple, à un petit *cue* d'éclairage savamment étudié qui se dépose dans la main d'un danseur, à la seconde près, révélant un reflet ou une ombre expressive en parfaite synchronie cinématique avec le corps dansant. Ou encore un travail sonore qui n'est jamais extérieur à la gestuelle, mais dont le flot musical traverse et fait vibrer la matière solide, liquide et gazeuse du corps alors transfiguré des interprètes.

2. PORTABLE DANCES

Une création de José Navas, qui fut présentée du 19 au 22 et du 26 au 29 septembre, au Studio de l'Agora. Cette pièce ne présente pas de scénographie qui place à la complexité du silence, mais de l'espace relationnel entre les danseurs et les tracés. Nous sommes en présence d'une abstraction savoureuse qui invite le spectateur (averti, je l'admets!) à prendre part à l'équation kinesthésique dont Navas se sert pour calculer l'infini.

3. FURIES ALPHA 1/24

Une création d'Estelle Claretton, qui fut présentée du 14 au 17 et du 21 au 24 septembre, au Studio de l'Agora. Il s'agit d'avoir assisté à la naissance d'un seul enfant pour comprendre que toute la puissance du monde ne réside pas dans un simple biceps masculin; la puissance créatrice est une femme en train d'accoucher, qui crie, qui souffre, qui saigne et qui vous gueule, par moments, des insanités sans que vous puissiez y faire quoi que ce soit. Cette salle d'accouchement, Claretton nous la dévoile un instant...

4. TEMPS DE CHIEN

Une création de Sylvain Emard, qui fut présentée du 13 au 15 et du 19 au 22 octobre, à l'Usine C. Cette œuvre multidisciplinaire offre à voir la construction ingénieuse d'une structure lumino-cinématique efficace qui a le mérite de mettre au premier plan le mouvement (corporel, lumineux et sonore), et non seulement les interfaces technologiques qui lui permettent formellement d'apparaître. Un travail de collaboration bien accompli entre chorégraphe, scénographe, vidéaste et musicien.

5. AURA

Une création de Stéphane Gladyszewski, qui fut présentée du 7 au 10 avril à Tangente. Ce petit nouveau dans le milieu de la création contemporaine en danse a tout le profil d'un alchimiste. Il se questionne autant sur ses outils de travail que sur ce qu'ils permettent d'exprimer. Des outils qu'il fabrique et trafique lui-même dans son studio-laboratoire. Un lieu d'expérimentation à l'intérieur duquel il a créé l'installation dynamique *Aura*, proposant un amalgame entre «corps réel» et «image du corps» qui frise l'illusionnisme. ▶

NORMAND MARCY

« Trouble des sens », Le Vif / L'Express (Bruxelles)
17 février 2006

DANSE **Trouble des sens**

Il nous vient de Montréal. Photographe et sculpteur, il s'est lancé dans la vidéo et le mouvement pour développer une surprenante fusion entre technologie et chair. Il? C'est Stéphane Gladyszewski, figure montante outre-Atlantique pour la bluffante oscillation entre réel et virtuel qu'il parvient à construire. Un jeu qui, certes, manque encore de souplesse vu l'extrême rigueur technique à laquelle doivent se soumettre les corps en scène s'ils veulent « réellement » danser avec les images projetées sur leur peau nue, un voile ou une gangue de latex... Mais quels troubles sensoriels! *In Side* et *Aura*, ses deux pièces en date, nous convient à une chorégraphie minimale pour deux et trois danseurs démultipliés/superposés à l'envi grâce à un dispositif vidéo manipulé en direct avec un souci de symbiose tel que l'œil perd radicalement le fil entre ce qui est vrai et ce qui est enregistré. Pour une belle interrogation sur le sens de ce qu'on appelle encore « art vivant »... **O.H.**

In Side + Aura. Du 20 au 23 février,
au Théâtre 140, à Bruxelles.
Tél.: 02 733 97 08; www.theatre140.be

**Une époustouflante
oscillation entre
réel et virtuel.**

